

La figure d'Ibrahim dans le "Voyage en Orient" de Lamartine

Sarga Moussa

▶ **To cite this version:**

Sarga Moussa. La figure d'Ibrahim dans le "Voyage en Orient" de Lamartine. Écrire l'histoire - Histoire, Littérature, Esthétique, 2011, 7, pp.63-75. hal-00910085

HAL Id: hal-00910085
https://hal.science/hal-00910085

Submitted on 1 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La figure d'Ibrahim dans le *Voyage en Orient* de Lamartine

Ibrahim Pacha, second fils de Mohammed-Ali (ou Méhémet-Ali, comme on l'écrit plutôt au XIX^e^ sièce, selon la graphie turque), le vice-roi d'Égypte de 1805 à 1848, est né à Kavala (aujourd'hui en Macédoine), en 1789, et mort au Caire en 1848, après avoir succédé pour quelques mois seulement à son père, dont il commande l'armée depuis 1816[1]. L'Égypte est à cette époque une province ottomane. Mais Méhémet-Ali a lui-même des velléités indépendantistes et cherche à s'affranchir de la Porte. Il mène une politique de conquêtes, qui menacent de plus en plus directement le pouvoir ottoman. Il décide ainsi l'invasion de la Syrie (elle aussi province ottomane, et dont l'actuel Liban faisait partie), où il envoie ses troupes, dirigées par Ibrahim, dès la fin de l'année 1831[2]. En 1832, les villes de la côte syrienne tombent les unes après les autres. Ibrahim Pacha va ensuite de victoire en victoire[3], jusqu'à ce que l'Angleterre et l'Autriche interviennent et obligent son père à rendre la Syrie en échange de l'hérédité du titre de vice-roi, pour lui et ses descendants (Conférence de Londres de 1840). Mais pendant près d'une décennie, Ibrahim apparaît, en particulier en France, qui en fait son protégé, comme le nouvel fort de l'Orient.

Tel est donc le contexte international dans lequel Lamartine accomplit, avec sa femme, sa fille (qui mourra à Beyrouth) et trois de ses amis, entre l'été 1832 et l'automne 1833, le périple qui est raconté dans son *Voyage en Orient* (1835)[4]. On sait par ailleurs qu'il avait commencé une carrière diplomatique, en Italie, mais qu'il avait donné sa démission en 1830, par fidélité aux Bourbons. Mais ce renoncement, comme l'a bien vu Henri Guillemin, était en même temps une façon de s'ouvrir les portes de la politique[5]. De fait, Larmartine apprend qu'il est élu député de Bergues alors qu'il est encore en Syrie, en 1833. Dès son retour en France, il s'exprime à la Chambre, notamment sur l'Orient. Convaincu, à tort, que l'empire ottoman était déjà moribond, Lamartine plaidera pour un protectorat des puissances européennes, de

[1] Voir Gilbert Sinoué, *Le Dernier Pharaon*, Paris, Pymalion / Gérard Watelet, 1997, en particulier p. 295 et suivantes pour la conquête de la Syrie par Ibrahim, dont il sera souvent question ici.

[2] Acerbi, consul autrichien à Alexandrie, écrit à Metternich le 4 novembre 1831 : « Quels sont les motifs de cette expédition ? Le motif apparent est de punir Abdallà Pacha d'Acre de la contrebande et de l'émigration qu'il encourage sur ses frontières au détriment des monopoles, et de la population de l'Égypte. Le vrai motif est la conquête de la Syrie, que l'ambition de Mehemet-Aly convoite depuis longtemps » (*Archives Impériales Autrichiennes relatives au Liban et au Proche-Orient (1793-1918)*, vol. I (1793-1834), sous la dir. du P. Karam Rizk, Kaslik (Liban), Publications de l'Institut d'Histoire de l'Université Saint-Esprit de Kaslik, 1997, p. 52).

[3] On peut citer notamment les batailles de Konya (décembre 1832) et de Kütahya (février 1833), en Anatolie, comme des jalons importants de l'avancée d'Ibrahim vers Constantinople, qu'il n'attaquera finalement jamais. Voir Kamal Salibi, *Histoire du Liban, du XVII^e^ siècle à nos jours*, Beyrouth, Naufal, 1992.

[4] J'ai réédité ce texte, avec une introduction et des notes, aux éditions Champion, en 2000. C'est à cette édition que je me référerai ici.

[5] Henri Guillemin, *Lamartine* (1940), rééd. Paris, Seuil, 1987, p. 67. Voir par ailleurs William Fortescue, *Alphonse de Lamartine. A Political Biography*, Londres, Saint Martin's Press, 1983.

façon à ce que la France ait toute sa part du futur gâteau…[6] Mon hypothèse est qu'Ibrahim, dont les succès militaires ont ébloui Lamartine, est devenu chez lui un véritable mythe[7] qui n'a pas peu contribué à sa conviction que le sultan « malade[8] » allait bientôt disparaître :

> Il [Mahmoud II] n'est plus que l'ombre d'un sultan assistant au démembrement successif de l'empire ; pressé contre l'Europe qui le protège et Méhémet-Ali qui le menace, s'il résiste à l'humiliante protection des Russes, Ibrahim arrive et le renverse en paraissant ; s'il combat Ibrahim, la France et l'Angleterre confisquent ses flottes et viennent camper aux Dardanelles ; s'il s'allie à Ibrahim, il devient l'esclave de son esclave, et trouve la mort dans son propre sérail[9].

Ibrahim est bien, pour Lamartine, l'élément clé dans la « question d'Orient[10] », et, bien qu'il ne l'ait jamais rencontré (ou peut-être à cause de cela même), le général égyptien constitue une figure obsédante de son récit de voyage. Parfaitement conscient, lorsqu'il débarque en Syrie, en septembre 1832, de se trouver en pays conquis, Lamartine recherche aussitôt la protection du général égyptien, dont il a obtenu une lettre de recommandation qu'il produira à plusieurs reprises par la suite[11].

---

[6] Ce plan est développé dans le « Résumé politique du *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 742 et suiv. : « Voici ce qu'il y a à faire. Rassembler un congrès des principales puissances qui ont des limites sur l'empire ottoman, ou des intérêts sur la Méditerranée ; établir, en principe et en fait, que l'Europe se retire de toute action ou influence directe dans les affaires intérieures de la Turquie et l'abandonne à sa propre vitalité et aux chances de ses propres destinées, et convenir d'avance que, dans le cas de la chute de cet empire, soit par une révolution à Constantinople, soit par un démembrement successif, les puissances européennes prendront chacune, à titre de protectorat, la partie de l'empire qui lui sera assignée par les stipulations du congrès… »

[7] Nicolas Courtinat, très bon lamartinien, a cependant sous-évalué, à mon sens, l'importance d'Ibrahim dans le *Voyage en Orient*, alors même qu'il consacre tout un chapitre aux « Dislocations de l'histoire contemporaine ». Voir son ouvrage *Philosophie, histoire et imaginaire dans le* Voyage en Orient *de Lamartine*, Paris, Champion, 2003, en particulier p. 266 et suiv. sur « Lamartine et la 'question d'Orient' ».

[8] La formule de « l'homme malade » aurait été employée en 1853 par le tsar Alexandre I[er] pour désigner le sultan Abdul-Medjid (voir Robert Mantran, *Histoire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, p. 501). Mais l'image du sultan malade, voire agonisant, est déjà présente lorsque Lamartine parle de Mahmoud II (1808-1839), comme on le voit dans la citation qui suit.

[9] Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 740.

[10] Sur l'affaiblissement progressif de l'empire ottoman, qui remonte au XVIII[e] siècle, voir R. Mantran, *Histoire de l'empire ottoman*, *op. cit*., chap. XI.

[11] Lamartine résume le contenu de cette lettre qu'il fit lire à M. Damiani, agent consulaire à Jaffa : « Je suis informé que notre ami (ici mon nom) est arrivé de France avec sa famille et plusieurs compagnons de voyage, pour parcourir les pays soumis à mes armes et connaître nos lois et nos mœurs. Mon intention est que toi, et tous mes gouverneurs de ville ou de province, les commandants de mes flottes, les généraux et officiers commandant mes armées, vous lui donniez toutes les marques d'amitié, vous lui rendiez tous les services que mon affection pour lui et pour sa nation me commandent ; vous lui fournirez, s'il le demande, les maisons, les chevaux, les vivres, dont il aura besoin, lui et sa suite. Vous lui procurerez les moyens de visiter toutes les parties de nos États qu'il désirera voir ; vous lui donnerez des escortes aussi nombreuses que sa sûreté, dont vous répondez sur votre tête, l'exigera ; et si même il éprouvait des difficultés à pénétrer dans certaines provinces de notre domination, par le fait

Dès les premiers jours de son arrivée, il fait en sorte de recevoir dignement le gouverneur égyptien de Beyrouth, lequel est venu lui offrir, « avec une grâce et une cordialité plus qu'européenne, sa protection et ses services[12] ». Ceux-ci se traduiront d'ailleurs très concrètement par des escortes militaires. Mais surtout, avec une habileté qui montre déjà le sens politique de Lamartine, ce dernier laisse croire à plusieurs reprises, pendant son voyage en Palestine, qu'il est un émissaire d'Ibrahim, de façon à augmenter son crédit auprès des populations locales, fût-ce en jouant sur « la terreur du nom d'Ibrahim », comme à Jéricho[13].

Ibrahim est pour Lamartine une *figure*, à la fois symbole du pouvoir militaire et illlustration de la capacité humaine à transformer politiquement le réel. Il accède, dans le *Voyage en Orient*, au statut de héros quasi-mythique. Le dialogue rapporté avec le gouverneur de Jérusalem montre d'ailleurs que le narrateur contribue à amplifier l'image flatteuse d'Ibrahim considéré par l'Europe, dit-il (en réalité surtout par la France), comme un « conquérant civilisateur[14] ». À une époque où la France elle-même entame la conquête de l'Algérie au nom de la « civilisation » (conquête que Lamartine soutient pendant son voyage en Orient, comme on le voit dans son « Résumé politique[15] »), cette mythification du général égyptien permet au narrateur de se présenter lui-même en prophète des temps modernes, en visionnaire d'une Histoire dans laquelle il compte lui-même jouer un rôle actif. Mais voyons d'abord comment le poète des *Harmonies* (1830) réagit face à la *disharmonie* en actes, c'est-à-dire face à la guerre.

I. Voyager en pays occupé

Le séjour de Lamartine au Liban et son voyage en Palestine sont ponctués par l'annonce des victoires d'Ibrahim, mais aussi par la crainte d'une destabilisation de la région au cas où il perdrait une bataille[16]. Pourtant la guerre, au moins dans un premier temps, est encore lointaine pour le voyageur, alors même que les signes de l'occupation sont visibles dans l'espace parcouru[17]. « Ibrahim-Pacha a remporté une victoire décisive à Homs », écrit Lamartine le 5 octobre 1832[18], soit trois mois après que les troupes du sultan durent fuir devant l'armée égyptienne (9 juillet). Un peu plus tard, près d'Acre, alors qu'il se trouve en compagnie du consul de Sardaigne, M.

---

des Arabes, vous ferez marcher vos troupes pour assurer ses excursions, etc. » (Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 269).

[12] *Ibid*., p. 149.

[13] *Ibid*., p. 315.

[14] *Ibid*., p. 306.

[15] « Le littoral de l'Afrique n'est ni turc ni arabe, ce sont des colonies de brigands superposées à la terre, et ne s'y enracinant pas ; cela n'a ni titre, ni droit, ni famille parmi les nations, cela appartient au canon ; c'est un vaisseau sans pavillon, sur lequel tout le monde peut tirer ; la Turquie n'est pas là » (*ibid*., p. 736).

[16] « On parle d'une défaite d'Ibrahim. Si l'armée égyptienne venait à subir un revers, la vengeance des Turcs, opprimés aujourd'hui ici par les chrétiens du Liban, serait à craindre, et des excès pourraient avoir lieu dans les campagnes isolées, surtout comme la nôtre. Je me suis décidé à louer aussi par précaution une maison dans la ville… » (*ibid*., p. 159).

[17] Ainsi, à peine arrivés à Beyrouth, les voyageurs passent devant la tour de l'émir druse Fakhr al-Dîn (1572-1635), tour « qui sert aujourd'hui d'observation à quelques sentinelles de l'armée d'Ibrahim-Pacha » (*ibid*., p. 144-145).

[18] *Ibid*., p. 211.

Bianco, le narrateur ne cache pas sa sympathie pour le nouveau maître de la Syrie : « On porte des toasts à la victoire d'Ibrahim, à l'affranchissement du Liban, à l'amitié des Francs et des Arabes[19]. » Lorsqu'il arrive à Damas, en avril 1833 (la ville est occupée depuis le 13 juin, sans avoir opposé de résistance à Ibrahim, le pacha Ali ayant préféré prendre la fuite[20]), Lamartine explique comment la ville est administrée, c'est-à-dire par un gouverneur mis en place par le nouveau pouvoir – gouverneur qui nomme lui-même les membres d'un « conseil municipal formé des premiers négociants de toutes les différentes nations[21] ». Aucune trace de condamnation de cette présence égyptienne, qui n'est pourtant pas souhaitée par les habitants (« Schérif-Bey profite de l'impression de terreur qui a frappé Damas pour aller à Alep ») et qui repose sur une occupation militaire bien visible (« Un camp de six mille Égyptiens et de trois mille Arabes reste aux portes de la ville[22] »).

Du point de vue des voyageurs européens de l'époque, l'occupation égyptienne de Damas est favorable. Ainsi Poujoulat, qui s'y trouve en mai 1831, écrivait-il à propos des bazars de la ville : « En parcourant ces galeries populeuses, j'ai souvent entendu des musulmans me maudire ou m'adresser des injures, lorsqu'à mon langage ils reconnaissaient que j'étais Franc[23]. » Deux ans plus tard, Lamartine confirme ce jugement : « Seuls parmi les Orientaux, les Damasquins nourrissent de plus en plus la haine religieuse et l'horreur du nom et du costume européens[24]. » Or Ibrahim, fils d'un pacha francophile, apparaît comme celui qui introduit un principe de tolérance au milieu d'une population à la réputation de « fanatisme ». Protecteur des chrétiens, sur lesquels il s'appuie pour asseoir son pouvoir, il modifie les rapports de force antérieurs qui faisaient des non-musulmans, dans l'empire ottoman, des « protégés », c'est-à-dire des populations ayant un statut inférieur. « Les trente mille chrétiens arméniens qui habitent la ville [Damas] sont dans la terreur, et seraient massacrés si les Turcs avaient le dessus. Les musulmans sont irrités de l'égalité qu'Ibrahim-Pacha a établi entre eux et les chrétiens[25]. »

À quoi tient le sentiment de *terreur* suscité en Syrie par le simple nom du général égyptien, et dont Lamartine parle à plusieurs reprises ? Outre les victoires éclatantes remportées sur les troupes ottomanes, il faut sans doute y voir le souvenir d'un événement précis, celui de la chute d'Acre, intervenue le 17 mai 1832, après une demi-année de résistance de la part d'Abdallah-Pacha face l'armée égyptienne soutenue par les troupes de Béchir, l'émir des Druses. Jusque-là, Ibrahim avait mené un *Blitzkrieg*. Mais Acre s'était défendue avec d'autant plus d'acharnement qu'elle avait espéré la venue de renforts envoyés par le sultan. Ceux-ci n'arrivèrent jamais jusqu'à la ville elle-même, mais on voit bien, en parcourant quelques dépêches diplomatiques de l'époque, que les chancelleries suivaient avec attention la

[19] *Ibid*., p. 357.
[20] G. Sinoué, *Le Dernier Pharaon*, *op. cit*., p. 305.
[21] Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 463.
[22] *Ibid*., p. 463.
[23] Joseph Michaud et Joseph Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, t. VII (éd. originale : décembre 1835), Bruxelles, Grégoir, Wouters et Cie, 1841, p. 9.
[24] Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 448.
[25] *Ibid*., p. 460. Madame de Lamartine confirmera le rôle de protecteur des chrétiens joué par le général égyptien, à l'occasion de son propre voyage à Jérusalem, dans des notes que son mari a insérées dans son *Voyage en Orient* : « Il [le père supérieur du couvent de Bethléem] fut tout à fait rassuré en apprenant qu'Ibrahim-Pacha accordait protection aux populations chrétiennes de la Syrie » (*ibid*., p. 502).

progression d'Ibrahim en Syrie[26]. Lamartine, quant à lui, passe une première fois aux abords d'Acre le 8 octobre 1832, soit environ quatre mois et demi après la fin des hostilités :

> Le siège d'Acre, par Ibrahim-Pacha, avait récemment réduit la ville à un monceau de ruines sous lesquelles dix ou douze mille morts étaient ensevelis avec des milliers de chameaux. Ibrahim, vainqueur, et pressé de remettre son importante conquête à l'abri d'une réaction de fortune, était occupé à relever les murs et les maisons d'Acre ; – tous les jours, on déterrait de ces décombres des centaines de morts à demi consumés ; les exhalaisons putrides, les cadavres amoncelés, avaient corrompu l'air de toute la plaine ; nous passâmes le plus loin possible des murs, et nous allâmes faire halte, à midii, au village arabe des Eaux d'Acre, sous un verger de grenadiers, de figuiers et de mûriers[27].

Les combats, bien que terminés, se font encore *sentir* dans leurs conséquences, à travers l'*odeur* insupportable des cadavres déterrés, comme un retour du refoulé venant perturber l'image glorieuse de la guerre. Dans un premier temps, Lamartine préfère fuir le champ de bataille : au *locus horribilis* se substitue rapidement un *locus amœnus*, ou en tout cas un jardin embaumé, symbole de vie en même temps que paysage *exotique* recherché. Pourtant, le voyageur ne parvient pas à maintenir jusqu'au bout cette stratégie d'évitement. Un mois plus tard, au retour de Jérusalem, c'est à nouveau « l'odeur infecte des champs de bataille » qui annonce la proximité d'Acre[28]. Et, cette fois-ci, Lamartine s'engage, avec ses compagnons de voyage, sur les traces d'un charnier, comme pour affronter, dans une sorte de rituel initiatique, la mort elle-même, avant de pouvoir réenchanter l'Orient :

> L'air n'était plus respirable […]. Ces sillons pouvaient avoir une demi-lieue de long sur à peu près autant de large ; le dos du sillon s'élevait à un ou deux pieds au-dessus du sol : c'était la place du camp d'Ibrahim et la tombe de quinze mille hommes qu'il avait fait ensevelir dans ces tranchées sépulcrales ; nous marchâmes longtemps avec difficulté sur ce sol qui reconvrait à peine tant de victimes de l'ambition et du caprice de ce qu'on appelle un héros[29].

---

[26] L'ambassadeur autrichien Ottenfels écrit ainsi à Metternich, de Constantinople, le 26 mars 1832 : « L'armée turque arrivera-t-elle devant Acre avant que cette place tombe entre les mains d'Ibrahim Pacha ? On serait admis à le croire malgré la lenteur habituelle des armées turques, car d'après tous les renseignemens qui nous arrivent de différens côtés Abdallah Pacha avec sa brave garnison continue à se défendre vigoureusement et cause des pertes très sensibles à l'armée égyptienne qui n'a pas encore fait de grands progrès dans les travaux du siège, quoique la ville soit déjà réduite en un monceau de ruines par l'effet du bombardement » (*Archives Impériales Autrichiennes*, *op. cit.*, p. 79).

[27] Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 218.

[28] *Ibid*., p. 350.

[29] *Ibid*., p. 353. On peut comparer ce récit avec celui que donne l'un des compagnons de voyage de Lamartine, qui publia lui-même un *Voyage en Orient*. Médecin, Delaroière se montre évidemment sensible aux épidémies. Mais la critique qu'il formule a aussi une portée idéologique, qui met en cause la capacité de l'Égypte à se réformer sur le modèle européen, et du même coup sa légitimité « civilisatrice » : « En approchant de la ville, une puanteur horrible s'exhalait de ces environs. Nous vîmes les corps des soldats, tués pendant le siège, à peine recouverts d'un peu de terre ; les cadavres des animaux gisaient en plein air en proie aux corbeaux et aux autres animaux carnassiers. Ce foyer d'infection avait produit un typhus violent dans la ville et les environs ; les habitans et les ouvriers qu'Ibrahim y envoyait sans cesse mouraient en foule. Malgré l'imminence de ce danger, malgré les avertissemens répétés des médecins européens au service du pacha, l'administration ne se décide ni à enterrer ces

On est ici, du point de vue de la représentation d'Ibrahim, à un tournant du *Voyage en Orient*. Ce second passage devant Acre, qui s'accompagne d'un contact presque physique avec les restes des soldats morts affleurant sur la terre (« Nous pressions le pas de nos chevaux dont les pieds heurtaient sans cesse contre les morts et brisaient les ossements que les chacals avaient découverts[30] »), montre que l'image idéalisante du conquérant égyptien est susceptible d'être mise en cause. On verra que ce renversement de valeur, perceptible de manière ponctuelle dans le *Voyage en Orient*, sera exploité par Lamartine à son retour en France. Mais la *fascination* que ce dernier éprouve à l'égard d'Ibrahim, si elle comporte une part d'ambivalence, n'empêche en rien la construction d'un véritable mythe, lié à la conception lamartinienne d'une Histoire providentielle.

II. La destinée en marche

« Ibrahim-Pacha, c'est la destinée, c'est Allah pour ses officiers ; Napoléon, ce n'était que la gloire et l'ambition pour les siens[31]. » La comparaison, au profit du général égyptien, est révélatrice. Elle traduit tout à la fois le point de vue critique de Lamartine sur l'empereur, à qui il ne pardonna pas l'assassinat du duc d'Enghien[32], et le fait que le narrateur du *Voyage en Orient* hérite malgré tout, comme la plupart de ses contemporains, de ce que l'on a appelé le *mythe de Napoléon*[33]. Car, bien entendu, la noirceur conférée au personnage contribue aussi, pour les romantiques, à sa mythification. Preuve en est la fin de la préface des *Orientales* (1829), où Hugo, après avoir écrit que « tout le continent penche à l'Orient », affirme que « c'est elle [« la vieille barbarie asiatique »] qui a produit le seul colosse que ce siècle puisse mettre en regard de Bonaparte, si toutefois Bonaparte peut avoir un pendant ; cet homme de génie, turc et tartare à la vérité, cet Ali-Pacha, qui est à Napoléon ce que le tigre est au lion, le vautour à l'aigle[34] ». Ali, pacha de Janina, mort en 1822, était connu pour sa cruauté, d'où la comparaison avec des animaux prédateurs. Mais si, pour Hugo, Ali est le Bonaparte oriental, pour Lamartine, Ibrahim est supérieur au conquérant européen : il incarne la destinée en marche, c'est-à-dire l'Histoire elle-même, telle qu'elle est voulue par la Providence. D'autre part, le narrateur du *Voyage en Orient* précise ce que représente Ibrahim pour ses soldats : Allah, le Dieu des musulmans. Ce sont là, finalement, deux avatars d'un même génie, qui trouve sa traduction historique et religieuse sous des formes différentes mais parentes, en Occident et en Orient[35].

---

cadavres, ni à les détruire : elle les laissera exhaler leurs miasmes contagieux jusqu'à ce que les animaux ou la pourriture en aient fait justice » (Jean-Vaast Delaroière, *Voyage en Orient*, Paris, Dessessart, 1836, p. 132-133).

[30] Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 353.

[31] *Ibid*., p. 149.

[32] Voir la 3e des *Nouvelles Méditations poétiques* (1823) : « La gloire efface tout ! … excepté le crime ! » (Alphonse de Lamartine, *Œuvres poétiques complètes*, éd. Marius-François Guyard, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1963, p. 122).

[33] Voir Jean Tulard, *Le Mythe de Napoléon*, Paris, Colin, 1971.

[34] Victor Hugo, *Les Orientales*, éd. Franck Laurent, Paris, LGF, « Le Livre de poche *classique* », 2000, p. 53.

[35] Lamartine explique d'ailleurs au gouverneur de Jaffa que « son culte à lui s'appelait Fatalité et le [s]ien Providence » (*ibid*., p. 270). La critique politique de l'empire ottoman n'empêche pas, chez Lamartine, une idéalisation religieuse des Turcs en tant que peuple. Sur la figure du

Le mythe d'Ibrahim que Lamartine construit s'appuie sur celui de Napoléon tout en cherchant à le dépasser. Bonaparte, comme il est dit dans le « Résumé politique du *Voyage en Orient* », « n'a jamais rien compris à la liberté[36] ». Il était par ailleurs « l'homme de l'Orient et non l'homme de l'Europe[37] ». Autrement dit, les guerres de la Révolution et de l'Empire, condamnées à l'échec sur le plan européen car contraires aux valeurs issues des Lumières, avaient en revanche un avenir en Asie, où Lamartine, à la suite de Montesquieu, se dit convaincu que le despotisme est « éternel[38] ». Dès lors, Ibrahim apparaît comme le Bonaparte égyptien, ou plus exactement, il incarne pour Lamartine celui qui, dix ans après la mort de l'empereur, tenterait d'achever, en Orient et depuis l'Orient, ce que le général français n'était pas parvenu à accomplir pendant sa propre expédition d'Égypte. Le lien entre les deux hommes est en tout cas explicitement établi dans le *Voyage en Orient*. Preuve en est la façon dont le narrateur parle du siège d'Acre, dont il aperçoit, sur le chemin de Jérusalem, les fortifications « dentelées par le canon d'Ibrahim-Pacha et de Napoléon[39] ». On sait en effet que cette ville fut assiégée par les troupes de Bonaparte entre les mois de mars et de mai 1799. Mais ce dernier, malgré son obstination, ne parvint pas à donner l'assaut final, et il dut se contenter de bombarder Acre avant de se retirer, après de nombreuses pertes humaines et avec des soldats malades de la peste, dont certains, devenus intransportables, furent empoisonnés à l'opium[40]. Cette campagne de Syrie fut donc un échec militaire, comme d'ailleurs celle d'Égypte, dont on connaît l'histoire. Or Ibrahim, lui, parvint à prendre la ville d'Acre, malgré la résistance acharnée du pacha Abdallah. Tout se passe donc comme si, en 1832, le général égyptien reprenait et achevait la conquête inaboutie du général français. Il est vrai que cette conquête fut de courte durée. Mais cela, Lamartine ne pouvait pas le deviner lorsqu'il se trouvait en Orient. Tout au contraire, enflammé par les succès du fils de Méhémet-Ali, il voyait déjà en Ibrahim le « maître absolu de l'Arabie, de la Syrie, et de tous les royaumes de Pont, de Bithynie, de Cappadoce, qui sont aujourd'hui la Caramanie[41] ».

Réussissant là où Bonaparte avait échoué, Ibrahim est aussi, pour Lamartine, un nouvel Alexandre, comme le laissent deviner les noms de ces trois provinces soumises par le conquérant macédonien au IV^e^ siècle avant Jésus-Christ. Dans le même paragraphe, on trouve d'ailleurs une comparaison explicite entre le conquérant moderne et son modèle antique (« On sait le reste de cette campagne qui rappelle celle d'Alexandre[42] »), comparaison qui sera reprise et développée, dans la partie du récit intitulée « Ruines de Balbek », et où le narrateur, rêvant de « lancer une colonie européenne dans ce cœur de l'Asie, de reporter la civilisation moderne aux lieux d'où la civilisation antique est sortie[43] », envisage cette fois-ci, de manière parfaitement cynique, le renversement… du général égyptien :

« Turc évangélique », voir notre *Relation orientale*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 85 et suiv.

[36] Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 616.

[37] *Ibid*.

[38] *Ibid*. Ce jugement paraît en contradiction avec la conviction qu'a Lamartine d'un effondrement imminent de l'empire ottoman. Mais il traduit aussi la sympathie de ce dernier pour les hommes politiques forts : le rêve « civilisateur », au XIX^e^ siècle, ne va pas forcément de pair avec la démocratie au sens moderne du terme…

[39] *Op. cit.*, p. 247.

[40] Voir Henry Laurens *et al.*, *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, Colin, 1989, p. 195.

[41] Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 351.

[42] *Ibid*., p. 352.

[43] *Ibid*., p. 424.

> Alexandre a conquis l'Asie avec trente mille soldats grecs et macédoniens ; – Ibrahim a renversé l'empire turc avec trente ou quarante mille enfants égyptiens, sachant seulement charger une arme et marcher au pas. Un aventurier européen, avec cinq ou six mille soldats d'Europe, peut aisément renverser Ibrahim, et conquérir l'Asie, de Smyrne à Bassora, et du Caire à Bagdad, en marchant pas à pas[44].

Les figures de conquérant civilisateur se succèdent, se superposent partiellement et se répondent l'une l'autre, à travers le temps et l'espace, sur les deux rives de la Méditerranée. Si le fils de Méhémet-Ali se situe dans le sillage d'Alexandre et de Bonaparte, il annonce aussi le mouvement de l'Histoire, ce que Lamartine appelle pudiquement « l'inévitable rapprochement[45] » de l'Orient et de l'Occident. Or celui-ci se traduit notamment, pour Lamartine comme pour la plupart des contemporains, par la colonisation. On ne s'étonnera donc pas que le *Voyage en Orient*, favorable à la conquête de l'Algérie par la France de Louis-Philippe, le soit également à celle de la Syrie par l'Égypte de Méhémet-Ali. Ibrahim apparaît, dans ce contexte, si ce n'est comme un héros civilisateur sans reproche, du moins comme celui qui s'apprête à porter le coup de grâce à un empire ottoman jugé arriéré.

Ce qui est plus surprenant, en revanche, c'est la façon dont Lamartine intègre, ou plus exactement *construit* un point de vue oriental dans le « grand récit » civilisateur qu'il véhicule. Arrivé à Beyrouth au début du mois de septembre 1832, il entre dans une ville occupée. La population, à l'en croire, aurait accueilli le général égyptien comme un homme providentiel :

> Un Arabe me contait aujourd'hui l'entrée d'Ibrahim dans la ville de Bayruth. À quelque distance de la porte, comme il traversait un chemin creux dont les douves sont couvertes de racines grimpantes et d'arbustes entrelacés, un énorme serpent est sorti des broussailles et s'est avancé lentement, en rampant sur le sable, jusque sous les pieds du cheval d'Ibrahim ; le cheval, épouvanté, s'est cabré, et quelques esclaves qui suivaient à pied le pacha se sont élancés pour tuer le serpent, mais Ibrahim les a arrêtés d'un geste, et, tirant son sabre, il a coupé la tête du reptile qui se dressait devant lui et a foulé les tronçons sous les pieds de son cheval ; la foule a poussé un cri d'admiration, et Ibrahim, le sourire sur les lèvres, a continué sa route enchanté de cette circonstance qui est l'augure assuré de la victoire chez les Arabes. Ce peuple ne voit aucun accident de la vie, aucun phénomène naturel sans y attacher un sens prophétique et moral ; est-ce un souvenir confus de cette première langue plus parfaite qu'entendaient jadis les hommes, langue dans laquelle toute la nature s'expliquait par toute la nature ?[46]

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cet épisode du serpent n'est pas de pure imagination : il est attesté par Félix-Guillaume Jorelle, gérant du consulat français de Beyrouth, dans une lettre qu'il envoie au ministre des Affaires étrangères en date du 7 avril 1832. Mais cette lettre montre en même temps le déplacement d'accent opéré par Lamartine. Alors que Jorelle écrivait, à propos de l'épisode du serpent, que « cette aventure a été regardée par les Turcs et probablement par le Pacha lui-même comme de bon augure pour la cause de Mohammed Ali[47] », le narrateur du *Voyage en Orient* fait des Arabes eux-mêmes les admirateurs du conquérant égyptien, comme s'ils comprenaient *naturellement* la dimension prophétique de l'Histoire qui s'écrit sous leurs yeux. Comme l'écrit le poète, qui se rêve en prophète

---

[44] *Ibid*., p. 425.
[45] *Ibid*., p. 457.
[46] *Ibid*., p. 150.
[47] J'ai reproduit un extrait de cette lettre dans la *Relation orientale*, *op. cit*., p. 233.

des temps modernes[48] » : « Le présent est toujours générateur et infaillible de l'avenir ; il ne s'agit que de le voir et de le comprendre[49]. »

***

Lamartine est séduit par Ibrahim non seulement parce que ce dernier incarne un pouvoir « civlisateur » en marche, contribuant ainsi à affaiblir l'empire ottoman, mais aussi parce que la « rencontre » du voyageur et du général se situe sur la terre des anciens prophètes. Lors de son voyage de Beyrouth à Jérusalem, Lamartine passe par Sour, l'ancienne Tyr, qui, dans la Bible, est le lieu où l'Oracle annonce le châtiment des peuples idolâtres (*Esaïe*, 23). « Les prophéties se sont dès longtemps accomplies sur elle[50] », écrit le narrateur du *Voyage en Orient*, qui en lit manifestement la traduction historique dans la destruction de l'antique cité phénicienne par les Mamelouks, au XIII^e^ siècle. Mais l'Histoire continue, et le pouvoir ottoman est en passe d'être à son tour balayé par Ibrahim – du moins c'est ce dont Lamartine est convaincu. Comment, d'ailleurs, en pas céder au démon de l'analogie lorsqu'on passe à côté des « fameuses grottes des prophètes[51] », d'où l'on aperçoit Saint-Jean-d'Acre, « avec ses fortifications dentelées par le canon d'Ibrahim et de Napoléon[52] » ? Tout est signe, pour le pèlerin moderne, dans l'espace oriental lui-même saturé d'histoire biblique.

Lamartine partage avec quelques-uns de ses contemporains, comme Lamennais ou Quinet, une conception providentialiste de l'Histoire. D'où l'importance, dans le *Voyage en Orient*, de la rencontre avec lady Stanhope[53], nièce du ministre William Pitt, établie dans la montagne libanaise, où elle meurt en 1839. Lamartine, après bien d'autres voyageurs européens, lui rendit visite en 1832, à Djoun. Elle lui aurait alors assuré qu'il était « un de ces grands hommes […] que la Providence [lui] envoie » et lui aurait dit, évidemment de manière sibylline : « L'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore ; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles[54]. » Il est vrai que ce prophétisme est quelque peu suspect, dans la mesure où le récit proprement dit, mis au net et publié *après* le retour en France, tient compte des événements intervenus entre temps – ainsi l'élection de Lamartine comme député, qui date de janvier 1833 (et qu'il n'apprend que quelques mois plus tard), ne peut logiquement être connue de l'intéressé au moment où il rend visite à lady Stanhope, en décembre 1832. Qu'à cela ne tienne : aller en Orient, c'est acquérir le don de prophétie par lequel le nouvel homme politique cherche à s'imposer en France. Il l'affirmera encore à la fin de son périple, lorsqu'il se trouvera à Constantinople : « De loin, on voit mieux les choses […]. Il faut qu'un homme politique s'éloigne souvent de la scène où se joue le drame de son temps, s'il veut le juger, et en prévoir le dénouement[55]. »

---

[48] Sur la pensée religieuse de Lamartine à l'époque du *Voyage en Orient*, voir Paul Bénichou, *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, p. 70 et suiv.

[49] Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 151.

[50] *Ibid*., p. 215.

[51] *Ibid*., p. 248.

[52] *Ibid*., p. 247.

[53] Sur cette visite comme voyage initiatique, voir N. Courtinat, *Philosophie, histoire et imaginaire dans le* Voyage en Orient *de Lamartine, op. cit*., p. 407 et suiv.

[54] Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit*., p. 172.

[55] *Ibid*., p. 531.

Ibrahim, dans ce contexte, est à la fois l'agent et le révélateur d'une Histoire dont le sens doit être interprété par Lamartine lui-même. Mais la « prophétie » de ce dernier est double. Car si le général égyptien est censé confirmer, par sa conquête de la Syrie, la chute programmée de l'empire ottoman, il annonce en même temps, sans le savoir, la supériorité – évidemment autoproclamée – de la colonisation française. Malgré l'image mythifiante d'Ibrahim véhiculée par le *Voyage en Orient*, Lamartine n'hésitera pas, de retour en France, à faire de ce dernier un despote incapable d'apporter la civilisation dans les régions qu'il occupe :

> Ibrahim, Messieurs, ne civilise pas, il conquiert, il remporte des victoires, il soumet devant son génie et devant son audace des populations tremblantes et auxquelles le nom de leur oppresseur importe peu[56].

Et, toujours en janvier 1834, il lancera un véritable appel à la colonisation, comme s'il appartenait à la France de se substituer à l'Égypte pour accomplir, de manière « légitime » car fondée sur une authentique vocation civilisatrice, la conquête d'un l'empire ottoman jugé moribond et déjà partagé en zones d'influences des puissances occidentales : « Que l'Europe se comprenne elle-même, qu'elle colonise l'Asie et l'Afrique, qu'elle se répande sur ces rivages déserts avec le superflu de son activité, avec ses nobles passions, avec sa civilisation et sa religion progressive…[57] »

Lamartine a, tout à la fois, surévalué la puissance militaire de l'Égypte (qui dut se retirer de la Syrie en 1840) et sous-évalué la capacité de résistance de l'empire ottoman (qui ne s'écroulera qu'à la fin de la Première guerre mondiale). Mais sa « prophétie » coloniale fut malheureusement entendue. À ce titre, on peut dire que la figure conquérante d'Ibrahim, telle qu'elle apparaît sous une forme mythifiante dans le *Voyage en Orient*, rappelle que l'Égypte fut, au XIX^{e} sièce, une puissance régionale expansionniste qui anticipa et menaça… l'impérialisme européen lui-même.

Sarga MOUSSA (CNRS, Université de Lyon, UMR LIRE)

[56] Discours « Sur l'Orient » (8 janvier 1834), dans *La France parlementaire d'Alphonse de Lamartine*, éd. Louis Ulbach, t. I, Paris, Librairie internationale, 1864, p. 14.

[57] *Ibid*., t. I, p. 19. Ce sont de telles déclarations qui motivent la critique sévère du « discours orientaliste » faite par Edward Saïd. Voir *L'Orientalisme*, trad. fr., Paris, Seuil, 1980, notamment p. 206-207 à propos du *Voyage en Orient* de Lamartine.